

poissons alors qu'il pourrait être tranquillement en forêt en train de pêcher? Nous tombons l'un sur l'autre, si le *kairos* doit avoir une essence c'est celle-ci. Une aspérité du terrain nous cache l'un à l'autre, la brume monte, le vent ne souffle pas dans le bon sens. Quand je l'aperçois il est déjà devant moi, il est aussi surpris que moi. Nous sommes à deux mètres l'un de l'autre, il n'y a pas d'échappatoire possible, ni pour lui ni pour moi. Daria m'avait dit, si tu rencontres un ours, dis-lui «je ne te touche pas, tu ne me touches pas non plus». Oui, certainement, mais pas là. Il me montre les dents, sans doute a-t-il peur, moi aussi j'ai peur, mais faute de pouvoir fuir, je l'imité, je lui montre les dents. Tout va très vite ensuite. Nous entrons en collision il me fait basculer j'ai les mains dans ses poils il me mord le visage puis la tête je sens mes os qui craquent je me dis je meurs mais je ne meurs pas, je suis pleinement consciente. Il lâche prise et m'attrape la jambe. J'en profite pour dégager mon piolet qui est resté à ma bretelle depuis la descente du glacier juste derrière, je le frappe avec, je ne sais pas où car j'ai les yeux fermés, je ne suis plus que sensation. Il lâche. J'ouvre les yeux, je le vois s'enfuir au loin en courant en boitant, je vois le sang sur mon arme de fortune. Et moi je reste là, hallucinée et sanguinolente, à me demander si je vais vivre mais je vis, je suis plus lucide que jamais, mon cerveau tourne à mille à l'heure. Je me dis: si je m'en sors, ce sera une autre vie.

En ce jour du 25 août 2015, l'événement n'est pas: un ours attaque une anthropologue française quelque part dans les montagnes du Kamtchatka. L'événement est: un ours et une femme se rencontrent et les frontières entre les mondes imploient. Non seulement les limites physiques entre un humain et une bête, qui en se confrontant ouvrent des failles sur leur corps et dans leur tête. C'est aussi le temps du mythe qui rejoint la réalité; le jadis qui rejoint l'actuel; le rêve qui rejoint l'incarné. La scène se déroule de nos jours, mais elle pourrait tout aussi bien être advenue il y a mille ans. C'est juste moi et cet ours dans le monde contemporain indifférent à nos infimes trajectoires personnelles; mais c'est aussi le face-à-face archétypal, c'est l'homme chancelant au sexe dressé face au bison blessé dans le puits de Lascaux. Comme dans la scène du puits, c'est l'incertitude quant à l'issue du combat qui préside à l'événement incroyable qui pourtant advient. Mais contrairement à la scène du puits, la suite n'est pas un mystère, puisque aucun de nous ne meurt, puisque nous revenons de l'impossible qui a eu lieu.

Ce n'est pas une pensée que je voudrais verbaliser; je préfère l'écrire: aujourd'hui assise au bord de la rivière dans la neige mouillée j'écris qu'il existe une loi implicite, silencieuse. Une loi propre aux prédateurs qui se cherchent et s'évitent dans les profondeurs des bois ou sur les dorsales de la terre. La loi est la suivante: lorsqu'ils

se trouvent s'ils se trouvent, leurs territoires imploient, leurs mondes se retournent, leurs cheminements usuels s'altèrent et leurs liens deviennent indéfectibles. Il existe une suspension du mouvement une retenue un arrêt une stupeur qui saisit les deux fauves pris dans la rencontre archaïque – celle qui ne se prépare pas, celle qui ne s'évite pas, celle qui ne se fuit pas.

Au sortir du no man's land tant espéré de la montagne du glacier du plateau d'altitude, finalement moins dépeuplé que je l'imaginai, il ne me reste que peu de certitudes. La stabilité des êtres et des choses m'échappe, leur organisation en systèmes intelligibles et institués me fuit, la possibilité de leur pérennité dans le temps me déserte. Mes « données », celles que j'avais soigneusement collectées, celles que j'avais commencé à mettre bout à bout pour créer un monde – celui que je voulais partager avec mes contemporains – gisent à présent à mes pieds comme autant de liens brisés qu'il faudra bien, plus tard, réagencer autrement. Pourquoi? *Potomou chto nado jit dalché*. Parce qu'il faut pouvoir vivre plus loin, comme disent tous ceux qui habitent ici dans la forêt sur la rivière sous le volcan. Il faut pouvoir vivre après avec et face à cela; juste vivre plus loin.

\*

Que veut dire sortir des abysses où règne l'indistinct, choisir de reconstruire d'autres limites à l'aide des nouveaux matériaux trouvés tout au fond de la nuit indifférenciée du rêve? Tout au fond de la gueule béante d'un autre que soi?

Je pense au petit rat musqué et à l'homme du mythe gwich'in en Alaska concernant la création du monde. Je pense à l'océan sans limites sur lequel ils flottent, incertain, ouvert, non borné, liquide. Je pense à ce petit rat musqué qui plonge tout au fond de l'eau, là où il fait noir là où il est aveugle là où il a peur, pour aller recueillir dans ses griffes les fragments de tourbe qu'ils utiliseront ensemble, avec l'homme, pour créer une terre ferme sur laquelle marcher et délimiter leurs espaces respectifs. Je pense aussi à cet homme aveugle et maladif, qui reçoit l'aide du plongeur huard, qui grimpe sur son dos et qui par trois fois plonge avec lui dans les profondeurs sombres du lac, pour en revenir transformé et doté d'une nouvelle vision. Je pense à toutes ces histoires et à tous ces mythes que moi comme tant d'autres anthropologues avons soigneusement retranscrits dans nos monographies sur les peuples que nous avons étudiés, à tous ces voyages d'un monde à l'autre qui attisent notre intérêt scientifique, à tous ces hommes un peu spéciaux, ces chamans que nous traquons comme les chasseurs pistent les animaux qui les fascinent. Je pense à tous ces êtres